

DES BIVES DE LA GARONNE

A LA MEDITERRANEE

( GUERRE 39/45 )



Paul MIFSUD

**DES RIVES DE LA GARONNE  
A LA MEDITERRANEE  
( Guerre 39/45 )**

**LE PIC DE BURAT  
CINQUANTE CINQ ANS APRES**

Il est un peu plus de 15 heures, ce lundi 9 novembre 1998, lorsqu'après une rude montée, le pic de Burat est atteint. Situé en Haute-Garonne, dans le Luchonnais, entre les vallées de la Garonne et de la Pique, ce sommet du massif pyrénéen culmine à 2154 mètres. J'y arrive très essoufflé contrairement à mes compagnons parfaitement frais et dispos.

Pour réaliser aujourd'hui cette ascension, je ne suis pas parti, comme le 25 octobre 1943, clandestinement, en pleine occupation allemande, à pied de la gare de Saléchan, à 1 h 00 du matin, sous une pluie glaciale, mais de la gendarmerie de Cierp Gaud, en véhicule 4x4, à 12 h 45, accompagné du M.d.L. Chef Jean SALNIKOFF commandant la brigade et du gendarme Henri FAVAREL, son adjoint, sous un soleil radieux, un temps d'arrière saison comme parfois l'automne a ses secrets.

Conduit par le gendarme FAVAREL, le véhicule, après avoir allègrement grimpé la route forestière de Gouaux de Luchon à travers forêts et prairies, nous a déposé, à la suite d'interminables lacets et après être passé à hauteur de la cabane Salode, aux abords de la cabane Mouscadé, à environ 1800 mètres d'altitude. Nous avons aussitôt attaqué à pied la montée et sommes enfin parvenus au sommet après avoir rejoint le G.R. 10.

Au cours de la montée, j'ai pu admirer le somptueux paysage où le soleil inondait de ses rayons, l'or des bouleaux, l'ocre et le roux des hêtres, le rouge des merisiers, tranchant sur le vert des sapins. Et pour parfaire le tableau, encore quelques moutons, chevaux et vaches parsemant d'autant de touches de couleurs les pelouses jaunies par le gel et les récentes chutes de neige dont il ne reste que quelques traces sur les plus hauts sommets. Que nos Pyrénées sont belles ! Et particulièrement aujourd'hui comme si, elles aussi, avaient tenu à embellir encore plus cette merveilleuse journée empreinte pour moi de tant de souvenirs !

Assis à présent sur la borne dont est coiffé le pic, je contemple la superbe vue qui s'offre à moi. Quel magnifique panorama ! Au nord s'ouvre la vallée de la Garonne où est niché au loin, le village de Saléchan. Au sud le pic de Bacanère et plus loin le massif espagnol de la Maladetta avec l'Anéto, point culminant des Pyrénées s'élevant à 3404 mètres. A l'est et à l'ouest une succession de pics que mes deux camarades, montagnards émérites, n'ont aucun mal à identifier. Ils me montrent également l'itinéraire probable emprunté au départ de Saléchan pour parvenir au Burat, en octobre 1943, ainsi que le point possible du passage de la frontière.

J'ai une pensée émue pour mes seize compagnons d'infortune embarqués dans la même galère lors de notre passage des Pyrénées ainsi que pour tous ceux qui à la même époque ont franchi ces

montagnes au péril de leur vie, pour ceux aussi qui ont échoué dans cette hasardeuse entreprise et qui ont été arrêtés et déportés par les allemands, ceux enfin qui y ont été tués par les troupes d'occupation ou qui y sont morts d'épuisement, de froid ou à la suite d'accidents.

Des recherches effectuées par la Confédération nationale des évadés de France internés en Espagne, il résulte que 33 000 français, dont 460 femmes, se sont évadés de France par l'Espagne de 1940 à 1944. 23 000 se sont engagés dans les armées de libération dès leur arrivée en Angleterre ou au Maroc; 1 800 ont été remis aux autorités de Vichy par les espagnols, avant le 13 novembre 1942; 2 120 ont été pris par les allemands ou remis à eux par les espagnols et déportés en Allemagne; 450 ont été abattus par l'occupant, pendant le passage des Pyrénées, ont disparu dans des accidents de montagne ou sont morts dans les prisons espagnoles; 9 500 sont morts au champ d'honneur pendant les campagnes d'Italie, de France, de Belgique, de Hollande et d'Allemagne. Enfin 4 000 sont morts ultérieurement au combat en Indochine, en Corée et en Afrique du Nord.

Au retour nous longeons la crête de cigalères et passons un peu au dessous du pic de la Hage. Peu après, continuant en direction du pic de Bacanère, nous atteignons un col à la frontière franco-espagnole. De nombreux abîmes de part et d'autre de cette dernière, les plus abrupts situés côté espagnol, me font mieux mesurer aujourd'hui les risques encourus lors de notre passage clandestin effectué sous une effroyable tempête de neige. Peut-être au fond cette dernière nous aura-t-elle été salutaire. Il ne faisait pas en effet, en ces 25 et 26 octobre 1943, un temps à mettre un "soldat allemand" dehors dans cette partie des Pyrénées.

Après un dernier regard, nous entamons la descente et rejoignons le véhicule. Nous sommes de retour à Cierp Gaud un peu après 18 heures.

C'est au Chef SALNIKOFF que je dois d'avoir pu aujourd'hui accomplir ce rêve vieux de 55 ans. Alors que je lui demandais quelques mois auparavant, lors d'une rencontre fortuite, des renseignements sur les voies d'accès les moins difficiles pour parvenir au pic du Burat, territoire de sa circonscription, il m'avait fort aimablement proposé de me conduire en véhicule tous terrains au plus près du sommet.

A l'intense émotion ressentie par cette mémorable journée, s'ajoute la joie d'avoir été accompagné par ces deux militaires de la Gendarmerie dans laquelle j'ai servi durant 33 ans.

Merci Jean et Henri de m'avoir donné un peu de votre temps, d'avoir adapté votre marche à ma lente progression entrecoupée de nombreux arrêts. Sans vous, ce projet qui me tenait tant à coeur n'aurait probablement jamais vu le jour.

Mais si cette fois, mis à part mon essoufflement, l'ascension du Burat n'a pas posé de difficultés particulières il n'en fut pas de même cinquante cinq ans plus tôt, sous les heures sombres de l'occupation allemande.

## MOTIVATIONS ET PREPARATIFS DE L'EVASION

Natif du petit village de Saint-Martory, dans la Haute-Garonne, de mère française, originaire du Comminges et de père britannique, originaire de l'île de Malte, j'acquis tout naturellement à ma naissance la nationalité de ce dernier. Je passai toute mon enfance dans cette localité, sans problème particulier inhérent à ma qualité d'étranger, considéré par tous comme un enfant du pays. Ce n'est qu'après la défaite des troupes françaises en 1940, suite à la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne en 1939, que surgirent quelques contraintes, liées à ma nationalité, parmi lesquelles notamment, l'obligation d'être en possession d'un sauf conduit délivré par la Mairie, pour tous mes déplacements en dehors du canton.

C'est ainsi que je fus amené à demander la nationalité française qui me fut conférée, en application de la loi du 10 août 1927, à la suite d'une déclaration devant le juge de paix du canton de Saint-Martory, le 7 juillet 1941, enregistrée au Parquet du Procureur de la République de Saint-Gaudens le 13 août 1941. J'étais alors âgé de 16 ans.

Entièrement dévoué depuis le début de la guerre à la cause des alliés, mon père, après la capitulation de la France, fit l'acquisition d'un poste radio principalement destiné à capter les émissions de Londres afin d'être plus objectivement informé sur la marche des hostilités. Personnellement, je désirais prendre une part active à la lutte contre l'occupant le plus rapidement possible.

Mon ami Jean DURAND de St-Martory, connaissant mes sentiments m'avait informé de son appartenance à un réseau de résistance, "Libérer Fédérer", dirigé par Charles SURAN de Boulogne sur Gesse et demandé ma participation éventuelle dont je l'avais spontanément assuré.

En août 1943, n'ayant pas encore été contacté par l'organisation ci-dessus et craignant de voir la guerre s'achever avant d'avoir pu participer à la moindre action, je pris la résolution de passer en Espagne dans l'intention de rejoindre les forces françaises libres. En septembre, au café LASSERRE à St-Martory, je fis la connaissance du passeur BORDES, alias BORDERES ou BLANCHARD, pensionnaire de cet établissement, avec lequel je sympathisais très vite. Après lui avoir fait part de mes projets, il m'assura de son concours pour me conduire en Espagne à titre gracieux. Le prix de ces passages était parfois très élevé, en tout cas, au dessus de mes moyens.

Mon père exerçait à St-Martory, le métier de cordonnier. Il m'élevait seul depuis le décès de ma mère, survenu lorsque j'avais 7 ans. Il trouvait l'entreprise de ce passage des Pyrénées trop périlleuse, mais malgré ses réticences je résolus de me lancer tout de même dans l'aventure.

Un camarade de St-Martory, Jean GAUBERT, au courant de mon intention de franchir la frontière franco-espagnole, décidait de se joindre à moi et me chargeait d'en parler au guide. Après l'assentiment de ce dernier, la date de départ fut arrêtée au 25 octobre. Mon père fut un peu rassuré d'apprendre que je serais en compagnie d'un camarade d'enfance pour effectuer cette hasardeuse randonnée.

Je faisais part à Jean DURAND de ma décision et l'informais de mon prochain départ l'invitant à partir avec moi. Il me faisait savoir qu'il ne pouvait se libérer à ce moment là car il devait effectuer diverses missions pour le compte de la résistance.

BORDES, qui avait déjà effectué plusieurs passages d'évadés en Espagne avec succès, était secondé occasionnellement dans ses entreprises de trois autres guides. Deux de ces derniers que je connaissais bien, étaient de St-Martory.

Le 21 octobre, me trouvant au café LASSERRE en compagnie de BORDES, un des deux guides ci-dessus auquel ce dernier avait confié 17 patriotes pour les conduire en Espagne, nous rejoignait et apprenait à son chef que toutes les personnes dont il avait la charge avaient été arrêtées par les allemands qui avaient aussitôt renforcé la surveillance de la frontière. Lui seul avait pu se sauver ! Furieux, BORDES sortit le revolver dont il ne se séparait jamais et voulut en faire usage contre son guide. Plusieurs personnes se trouvant là s'étant interposées, nous réussissions à faire sortir du café l'intéressé qui s'empressa de disparaître. BORDES lui ayant promis de l'abattre à la première occasion, il quitta la région sans laisser d'adresse. Le passeur, une fois calmé, me demandait si, après cet échec, j'étais toujours décidé à partir. Il fut heureux d'apprendre que rien ne me ferait changer d'avis et que j'étais prêt à tout affronter.

Nous apprendrons le lendemain que le guide indélicat était entièrement responsable de l'arrestation de ses malheureux passagers, les ayant abandonné bien avant d'avoir atteint la frontière.

Le lundi 25 arrivait enfin et c'est avec une infinie tristesse, qu'en début d'après midi, mon père et moi nous nous faisons nos adieux.

25 octobre

### PASSAGE DES PYRENEES

A 17 heures, en compagnie de Félix, l'autre guide de St-Martory, nous prenons l'omnibus jusqu'à Boussens où Jean GAUBERT nous attend. Tous trois montons ensuite dans l'express se dirigeant sur Bayonne, à bord duquel se trouve BORDES qui ne tarde pas à nous rejoindre. Il est accompagné d'un guide espagnol devant participer à notre expédition.

A Montréjeau nous changeons de train et prenons un omnibus allant à Luchon. Nous descendons à la gare de Saléchan, où le chef de gare, Monsieur VERDIER, valeureux résistant, nous accueille dans ses appartements. Il est 20 heures et la pluie n'a pas cessé de tomber depuis le matin.

Une heure après, Félix descendu du train à Loures-Barousse, nous rejoint avec plusieurs personnes devant effectuer le passage avec nous.

Après un repas léger offert par notre hôte et après avoir attendu en vain une accalmie, il est une heure du matin lorsque notre caravane s'ébranle. Elle est composée de seize hommes dont les trois guides, Bordes, Félix et le passeur espagnol, trois femmes et une fillette de 12 ans. Nous traversons le village et longeons la voie ferrée. Nous marchons en file indienne et dans le plus grand silence. Peu après le passage d'un pont sur la Garonne, notre progression continue à travers champs et prés. La pluie qui continue à tomber gêne considérablement notre marche.

Tout à coup nous apercevons au loin des lumières venant dans notre direction. Nous nous dissimulons aussitôt dans un fossé. Bordes est armé d'une mitraillette, les deux guides de revolvers dont ils sont prêts à se servir. Après quelques instants d'angoisse nous avons la satisfaction de voir

ces lumières, deux phares de bicyclette apparemment, s'éloigner puis disparaître. Après cette fausse alerte, une longue marche nous emmène aux portes du village de Marignac. A la sortie de ce dernier, le chef des passeurs nous informe que nous allons devoir traverser la route nationale le plus rapidement et silencieusement possible. A proximité de cet endroit se trouve généralement un poste de garde allemand. Deux des guides partent en reconnaissance. L'attente nous paraît une éternité. Enfin de retour, ils nous font traverser. La chaussée franchie, nous nous trouvons dans une forêt au pied de la montagne. Sans perdre un instant nous attaquons la montée, très rude, à allure forcée afin de nous éloigner le plus possible de la route. Ce n'est que quelques minutes plus tard que nous prenons un peu de repos. Nous sommes très essoufflés. La pause est de courte durée et nous reprenons l'ascension par une cheminée très raide. Toujours sous la pluie, dans l'obscurité, la progression est chaotique. Que de glissades, de bousculades, de chutes, de jurons aussi ! Enfin après une longue marche, coupée seulement de courtes haltes, nous nous arrêtons pour déjeuner. Le jour commence à poindre. A l'occasion d'une brève éclaircie nous admirons le pic du Burat (2154 m.) splendidement paré de son plus beau manteau blanc. Les guides, moins contemplatifs, semblent soucieux et nous ordonnent de repartir. Au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude le froid devient de plus en plus vif et le vent de plus en plus violent. Soudain des flocons de neige prennent le relais de la pluie. Nous foulons bientôt la première neige qui tombe à présent en rafale et gêne considérablement notre avance.

Il est maintenant 11 h 30. Nous marchons encore une heure sous une véritable tempête de neige avant de faire une petite pause. La fatigue commence à se faire sentir mais notre moral reste intact. Profitant de ce court arrêt, un de nos compagnons, alsacien, nous chante quelques chansons anti-nazi dont il est l'auteur. La montée reprend ensuite, de plus en plus difficile. Nos pieds s'enfoncent dans la neige fraîche, d'une épaisseur de 50 cms, ralentissant notre allure.

Au cours de notre progression, les guides nous montrent en contre bas, une cabane de berger que nous devinons, presque entièrement ensevelie sous la neige. Elle sert de refuge aux allemands lorsqu'ils effectuent des patrouilles en montagne nous apprennent-ils.

Avec Jean et quelques autres jeunes, nous arrivons au sommet de notre premier pic. Malgré la rigueur du froid nous sommes heureux et c'est avec bonne humeur que les retardataires reçoivent les boules de neige dont nous les bombardons. Nous longeons ensuite une arête et entamons l'ascension d'un nouveau sommet dont nous n'entrevoions pas le faite. Les guides nous assurent que c'est là que se trouve la frontière. Ils nous encouragent à redoubler d'efforts afin d'y parvenir le plus rapidement possible.

Mais bientôt c'est une véritable bourrasque de neige qui s'abat sur nous, limitant à deux mètres à peine toute visibilité. Le froid est tel que nos mains, violacées, sont gelées. La neige se glace sur nos cils, moustaches, cheveux et vêtements nous faisant ressembler à des êtres étranges dont nous avons encore la force de rire. Nous n'en rions pas longtemps, hélas, car nous n'allons pas tarder à nous trouver dans une situation des plus dramatiques.

Nous parvenons à la cime du deuxième sommet. Malheureusement ce n'est pas encore le Burat tant espéré.

Les trois femmes et la fillette, en robes légères, chaussures basses, espadrilles même pour l'une d'elles, bas de rayonne, ne sont nullement équipées pour une telle randonnée. Tout à coup, Josette, la jeune fille, se met à pleurer et à se plaindre du froid. Elle a fait preuve jusque là de beaucoup de courage mais est trop peu vêtue pour affronter une telle température. Finalement elle s'effondre, évanouie, dans la neige. Un docteur se trouvant heureusement parmi nous, la ranime et lui donne une

culotte de ski dont il a eu la sage précaution de se munir. Une demi-heure après environ, BORDES prend la fillette dans ses bras et nous repartons. Nous ne sentons plus nos mains ni nos pieds et sommes complètement frigorifiés.

Jean et moi prenons la tête pour tracer un passage dans la neige. Au bout d'un certain temps, Josette essaye de reprendre seule la marche mais peu après, tombe une seconde fois, transie de froid. Le passeur la porte à nouveau et la montée reprend. Les sommets se succèdent et force nous est de constater que les guides eux-mêmes ne savent plus très bien où nous nous trouvons exactement. Nous faisons des efforts à la limite de nos forces pour avancer sous le vent et la neige mais notre moral s'est bien détérioré et l'angoisse, peu à peu, commence à nous gagner.

Vers 13 heures, la mère de Josette, à son tour, montre des signes d'extrême fatigue. Deux camarades la soutiennent et l'aident à marcher. Soudain ses souliers se déchaussent et il nous est impossible de les lui remettre tellement ses pieds sont enflés. Elle reprend cependant la marche mais ses bas de rayonne sont vite "brûlés" par la neige et c'est pieds nus à présent qu'elle poursuit son chemin. Sa fille ne peut plus avancer. Elle pleure et grelotte. Nouvel arrêt. Nouveau départ. Maintenant nos visages n'expriment plus que tristesse et désespoir.

De deux ans mon aîné, mon camarade Jean doit à sa vigueur de passer en tête pour pratiquer la trace, entreprise épuisante, la neige atteignant à présent un mètre. Enfin, le plus haut sommet, le pic du Burat, est atteint et la descente particulièrement périlleuse, commence.

Soudain, exténuée, la mère de Josette tombe. Nous restons cinq, dont son mari et sa fille, auprès d'elle. Les autres continuent pensant que nous ne tarderons pas à les rejoindre. Mais vingt minutes environ s'écoulaient avant que la malheureuse, qui vit un véritable calvaire, soit en mesure de reprendre la marche. Sa fille à qui je réchauffe les mains et que j'encourage, semble à présent bien remise. Sa mère, par contre, ne peut aller très loin et s'écroule une nouvelle fois. Nous tentons de la relever afin de la porter mais dans un souffle elle nous implore: "*Ce n'est plus la peine que vous restiez. Je suis à bout. Laissez-moi et partez!*" Bien évidemment nous n'en faisons rien et soulevons la pauvre femme à demi inconsciente que nous sommes pratiquement contraints de traîner. Une vingtaine de minutes plus tard cependant elle reprendra quelques forces. Hélas, il s'est bien écoulé une heure depuis que le premier groupe nous a devancé et la neige qui ne cesse de tomber a recouvert toute trace. C'est donc approximativement, dans la direction où nous les avons vu disparaître, que nous dirigeons nos pas. Ce n'est qu'une heure plus tard et alors que nous ne pensions plus les revoir, que nous entendons des voix mêlées de pleurs de femme. Pressant le pas nous rejoignons bientôt le premier groupe que nous trouvons figé sur place, arrêté par un amoncellement de rochers obstruant le passage. C'est la consternation! Les guides, désemparés, envisagent même un instant de rebrousser chemin ce qu'unanimement nous refusons. La situation me paraissant alors désespérée, je détruis ma carte d'identité afin de ne pas révéler mon véritable nom, pour protéger ma famille, en cas d'arrestation par les allemands. Quelques jours plus tard, je devais regretter d'avoir détruit ce document!

Après un assez long moment de découragement et d'indécision, un de nos camarades, au péril de sa vie, tente une *pêrécée* à travers ces rocs surplombant un effroyable abîme. A la surprise générale, il réussit à se faufiler entre les blocs gelés et glissants. Nous le suivons inconscients du danger et cheminons au dessus du précipice où, pourtant, le moindre faux pas peut nous être fatal. Puis nous nous trouvons tout à coup, devant une excavation dont la paroi verticale semble infranchissable. Nouvelle attente! Nouvelle angoisse! BORDES, après avoir exploré les lieux prend les devants et nous dit de le suivre en prenant les plus grandes précautions car le passage est extrêmement dangereux. Il ajoute que de toute façon il n'y a pas d'autre alternative si nous voulons

conserver une chance de nous en sortir. A bout de forces Jean et moi, suivis de quelques autres, nous nous engageons dans son sillage. Les moins fatigués restent auprès des femmes et de Josette pour les aider dans cette vertigineuse descente.

C'est bien le parcours le plus périlleux que nous ayons eu à pratiquer jusque là. Parfois nous sommes suspendus au dessus du vide, simplement accrochés à un bout de glace ou à une touffe d'herbe fébrilement recherchée sous la neige. Soudain Jean glisse et je crie à ceux qui sont plus bas d'essayer de l'arrêter. Par bonheur, son sac à dos s'accroche à une aspérité rocheuse et stoppe sa chute. Quelle frayeur! Nous venons de vivre un quart d'heure de véritable cauchemar!

Enfin le passeur, toujours à l'avant, nous apprend qu'il a entendu des voix et que nous approchons de la vallée. Un sourire éclaire enfin nos pauvres visages qui n'ont plus grand chose d'humain. Notre joie est grande mais demeure silencieuse car nous ne sommes pas au bout de nos peines. Et surtout, il y a ceux que nous avons laissé derrière nous. S'en sortiront-ils tous ?

Avec Jean nous marchons maintenant côte à côte. Nous nous sentons plus solidaires, plus proches l'un de l'autre, plus ami encore.

Nous sommes à présent en Espagne mais où et quand exactement avons nous franchi la frontière, située à un kilomètre environ, à vol d'oiseau, au sud-est du pic de Burat ? Assurément peu après le passage de ce dernier. Nous ne pourrons jamais le définir avec précision.

Il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir. La descente continue, raide et glissante. Nous devons nous accrocher à la moindre aspérité pour éviter les chutes. Nos mains, douloureuses, sont couvertes de blessures. Il y aura encore des passages difficiles et dangereux mais rien de comparable à ce que nous venons de vivre.

Enfin nous parvenons au début de la vallée. Il neige encore mais avec moins d'intensité. Nous avons perdu tout contact avec les retardataires et nous sommes nombreux à penser que tous n'arriveront pas à nous rejoindre. Après une pause, notre groupe se fractionne. Quelque uns se remettent en marche. Avec quelques autres, nous attendons, avec la plus vive inquiétude, l'arrivée hypothétique des manquants. Il est environ 15 heures et la neige, peu à peu, cesse de tomber. Quelques minutes plus tard, seuls cette fois, Jean et moi, reprenons l'interminable descente savourant la joie d'être sortis de cet enfer. Nous nous remémorons des souvenirs de notre cher village que nous avons l'impression d'avoir quitté depuis une éternité.

Au cours de notre cheminement nous apercevons un village niché au fond de la vallée, probablement Lès, dans le val d'Aran. Sous le couvert d'un bois, nous ressentons l'impérieux besoin de nous reposer et en profitons pour nous restaurer. "*Nous revenons de loin*" dis-je à Jean ! Si à cet instant une profonde émotion nous étreint nous avons une pensée pour nos camarades d'infortune restés derrière nous et à l'égard desquels nous nourrissons toujours autant de crainte.

Revigorés nous poursuivons notre marche et arrivons à l'embranchement de deux sentiers. Nous en prenons un au hasard. Un quart d'heure après environ nous apercevons en contrebas deux cabanes de bergers. Un filet de fumée monte de l'une d'elle. Arrivés à une vingtaine de mètres, nous avons la joie de voir sortir de cette dernière un de nos camarades qui nous crie "*Ohé, venez vous réchauffer. Nous avons fait un bon feu*". Nous nous précipitons vers les cabanes et nous installons auprès du feu salvateur. Nous sommes trempés jusqu'aux os. A la demande de nos amis nous demandant si nous avons des nouvelles des autres membres de l'équipée, nous ne pouvons que répondre par la négative.



Il est 16 heures à présent. Chacun sort à tour de rôle pour guetter une arrivée éventuelle de nos camarades. Quelques minutes plus tard, toujours sans nouvelles de ces derniers, BORDES, accompagné de quelques courageux ayant repris quelques forces, remontent la vallée à la rencontre de nos malheureux compagnons que nous n'avons plus beaucoup d'espoir de revoir. Et l'attente recommence, toujours aussi angoissante. Après un long moment cependant, nous entendons des bruits de voix provenant du haut de la vallée et peu à peu apercevons quelques silhouettes. Nous attendons le coeur battant, la peur au ventre et, quelques minutes plus tard, ô miracle, entendons: "*Nous arrivons au complet*". Est-ce vraiment possible ? Saisis d'une joie immense nous nous élançons vers eux.

A 17 heures, nous sommes tous réunis autour du feu. Qu'il est bon de se retrouver au complet après cette invraisemblable randonnée. Sans nous connaître pour la plupart d'entre-nous, nous échangeons des propos amicaux et chacun de raconter les péripéties qu'il vient de vivre. A ce moment précis un lien très fort nous unit.

Après nous être séchés nous mangeons un peu mais écrasés de fatigue nous nous allongeons dans le foin et ne tardons pas à tomber dans les bras de Morphée.

Enfin, après des moments de découragement, d'anxiété, de cruelles souffrances nous nous trouvons à présent dans un pays neutre, même si la neutralité de ce dernier est toute relative. Nous avons réussi à échapper à l'étreinte nazi et sommes désormais des français libres, malgré une loi de VICHY selon laquelle, tout français quittant clandestinement le sol de France, est déchu de la nationalité française.

## L'ESPAGNE

Mercredi 27 octobre 1943 - 10 heures. Les guides prennent congé de nous. Après avoir pris de grands risques en nous accompagnant et en restant la nuit dernière avec nous en territoire espagnol, ils doivent à présent refaire le chemin en sens inverse. Par bonheur il fait beau et ils attaquent la montée avec optimisme. Je veux ici leur rendre hommage pour leur courage, leur dévouement, leur assistance de tous les instants, lors de notre douloureux périple. BORDES dira d'ailleurs plus tard qu'il fut le plus périlleux jamais effectué de tous ses passages, propos également confirmés par Madame Emilienne EYCHENNE, historienne de la seconde guerre mondiale. Dans l'un de ses remarquables ouvrages sur les évasions par l'Espagne "*Montagnards de la liberté*", elle note dans la rubrique "*chronologie succincte*": - **26 octobre 1943 : passage épouvantable à travers le Burat dans la tempête** et à la page 22, en légende à la photo du pic du BURAT : **sur les crêtes du Burat le calvaire du convoi BORDES dans la tempête de neige du 26 octobre 1943.**

A leur retour en France, BORDES et Félix iront rassurer mon père et lui dire que je suis "bien" arrivé en Espagne.

Et alors que nos courageux passeurs, après un échange de signes d'adieux de la main, disparaissent dans le haut de la vallée, en direction des cimes enneigées, nous entamons quant à nous, après un sommeil réparateur mais les membres endoloris et encore tout courbatus, notre cheminement en direction du village aperçu la veille. Au cours de la descente nous distinguons le "*pont du roi*", situé à la frontière franco-espagnole, sous lequel s'écoule la Garonne.

Parvenus à la route reliant le Val d'Aran (Espagne) à la France via le pont ci-dessus, nous nous dirigeons vers le village de Lès. A 12 heures, à l'entrée de l'agglomération, nous sommes interceptés par des douaniers espagnols venus à notre rencontre et manifestement prévenus de notre arrivée. Conduits à la caserne des douanes nous y sommes minutieusement fouillés et délesté de tout notre argent, couteaux, rasoirs, photos, montres etc. Seul le linge contenu dans nos sacs nous est laissé. Jean étant passé à la fouille avant moi, je réussis à lui passer en cachette mon portefeuille avant de pénétrer à mon tour dans le local, sauvant ainsi le peu d'argent que je possède. N'ayant plus de pièces d'identité, je donne mon véritable nom ainsi que ma date de naissance exacte. Par contre, sachant que les ressortissants britanniques bénéficient de certains privilèges en Espagne, je me déclare de nationalité anglaise. Enfin vers 16 heures, après un interrogatoire portant essentiellement sur les raisons qui nous ont amené à franchir clandestinement la frontière, nous sommes conduits dans un hôtel confortable où un copieux repas, très apprécié, nous est servi. C'est enfin avec délice et dans une belle chambre, qu'après le repas du soir je me glisse dans un merveilleux lit douillet.

Jusqu'au lendemain 12 heures nous circulons librement dans la localité. Nous sommes ensuite conduits en autobus au village de Viella, situé à 21 kms, où nous arrivons à 14 heures. Fouillés et interrogés à nouveau, nous sommes ensuite hébergés à l'hôtel Serrano où se trouvent déjà d'autres évadés de France arrivés quelque temps auparavant. L'hôtel est très ordinaire et la nourriture laisse souvent à désirer.

Bien qu'en liberté surveillée nous sommes relativement libres. Nos pas nous conduisent assez souvent en bordure du rio Garona (la Garonne), celle là même qui traverse mon petit village de naissance et dans laquelle je m'ébattais et faisais de la périssoire encore l'été dernier.

Nous sympathisons avec deux autres évadés desquels nous devenons vite inséparables: Eugène MOUGIN, lieutenant de l'armée française et CARTOUZOU, alias COUSIN, diamantaire à Paris et comme moi d'origine maltaise.

Le 4, nous avons l'agréable surprise de voir débarquer du car en provenance de Lès, deux camarades Saint-Martoryens, Louis BORDAGES et Louis BINACUA qui venaient eux-aussi de franchir les Pyrénées dans un nouveau passage organisé par BORDES.

Le samedi 6 novembre à 14 heures, nous quittons Viella, très inconfortablement installés sur le plateau découvert d'un camion qui mettra cinq heures pour parcourir les 76 kms qui nous séparent de Sort où nous arrivons à 19 heures, complètement transis, après avoir escaladé le col de la Bonaiga situé à 2072 mètres d'altitude. Nouvelle fouille, nouvel interrogatoire à la suite desquels nous apprenons, qu'en raison de la foire mensuelle, nous ne pouvons pas être hébergés dans un hôtel. Pour avoir manifesté un peu trop bruyamment notre mauvaise humeur, nous sommes mis en cellule. Nous y faisons tellement de vacarme que nous en sommes presque aussitôt libérés. Finalement nous sommes logés dans une "fonda", espèce d'auberge où nous ne sommes pas si mal, surtout compte tenu de ce qui nous attend.

### **LERIDA - "El Seminario viejo".**

Après trois jours employés à découvrir la petite cité de Sort, nous sommes embarqués, le 9 novembre à 9 heures dans des véhicules de police, destination Lérida, ville assez importante située à 137 kms. A notre arrivée à 14 heures, nous sommes enfermés à la Préfecture jusqu'à 18 h 30 sans la moindre nourriture ni boisson. Nous y subissons un nouvel interrogatoire, bien plus serré que les précédents et au cours duquel, nos empreintes digitales sont relevées. C'est là aussi que nous

apprenons que seuls, les hommes âgés de 20 à 40 ans sont incarcérés. Jean qui a plus de 20 ans tente de se rajeunir et en déclare 19. Quant à moi je persiste à donner mon âge réel, 18 ans et demi, hélas en pure perte et nous nous retrouvons tous deux, à 19 heures, "pensionnaires" de la prison " El seminario viejo ". Je regrette alors amèrement d'avoir détruit ma carte d'identité dans les Pyrénées. Nos deux camarades d'enfance, âgés de 19 ans mais toujours en possession de leur carte d'identité, ne sont pas internés.

Dès notre arrivée dans cette infâme prison nos cheveux sont coupés à ras. En guise d'assiette on nous octroi une vieille boîte de conserve rouillée. Ni fourchette ni cuillère. Quelques jours plus tard cependant nous pouvons acheter à la cantine, une cuillère en bois. Les repas sont invariablement composés d'un brouet d'eau et de choux, agrémenté de moucheron, de larves et insectes divers, même une fois, d'une punaise ! Heureusement nous pouvons de temps à autre nous offrir à la cantine ci-dessus, quelques figues sèches pour quelques pesetas.

Le dortoir où, en ce mois de novembre, règne un froid glacial, est immense. Ses murs sont entièrement tachetés de sang de punaises qui y ont été écrasées. Pour tout couchage nous disposons, posée à même le sol constitué de dalles de pierre, d'une paille, noire de crasse, tachée de sang de punaises dont nous sommes envahis la nuit.

Les journées se déroulent selon un rythme immuable :

- 6 h 00 - Réveil au son du clairon.
- 6 h 30 - Ouverture des portes et rassemblement dans la cour interne, les prisonniers espagnols en rang d'un côté, les évadés de France de l'autre. Là, nous subissons l'hymne national espagnol, interprété également au clairon. Seuls, les prisonniers espagnols doivent alors effectuer le salut franquiste, bras tendu à l'hitlérienne et répéter après le chef de la prison et à trois reprises : " Arriba España - viva Franco ". Pendant ce cérémonial nous devons simplement nous découvrir. C'est après seulement que nous avons droit à un infect breuvage qui a toutefois le mérite d'être chaud.
- Nous avons ensuite jusqu'à 7 heures pour effectuer, toujours dans la cour et à l'eau glacée, notre toilette.
- 7 h 00 - Retour à l'intérieur. Fermeture des portes
- 10 h 00 - Réouverture des portes et promenade dans la cour.
- 11 h 00 - Déjeuner, invariablement composé d'eau, de choux et d'insectes, à l'issue duquel nous sommes à nouveau enfermés.
- 16 h 00 - Sortie promenade au cours de laquelle se renouvelle la cérémonie du matin.
- 17 h 00 - Dîner. Encore soupe à base des incontournables choux et de leurs " ingrédients "

Et c'est ensuite le retour au dortoir et la fermeture des portes qui ne s'ouvriront plus que le lendemain matin. Les lumières restent allumées toute la nuit. Tous les quart d'heure, les sentinelles, nombreuses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, s'interpellent en criant : " alerto à la uno, alerto à la dos, alerto à la tres... et ainsi de suite de sorte qu'il est bien difficile de dormir.

Au cours de mon incarcération, j'adresse une lettre au consulat anglais à Barcelone afin de solliciter une intervention de sa part auprès des autorités espagnoles, pour ma libération de cette abominable prison, en raison de mon âge.

Nos camarades de St-Martory, viennent nous rendre visite tous les jours ce qui nous est d'un grand réconfort. Nous avons droit à quinze minutes de parler. Séparés par deux rangés d'épais barreaux, nous sommes pourtant étroitement surveillés par les gardiens comme si nous étions de

dangereux criminels. A 18 ans, élevé à la campagne et en toute liberté dans mon petit coin du sud-ouest, je ressens de tels traitements avec beaucoup d'affliction.

Nous avons aussi, régulièrement, la visite de notre camarade CARTOUZOU, qui n'est resté que 4 à 5 jours en prison. Il nous fait parvenir tous les jours un sandwich qui nous aide à calmer la faim qui nous tenaille.

C'est par lui que j'apprends, le 27 novembre, que je vais être prochainement libéré. Enfin une bonne nouvelle.

Le 29 en effet, à 17 heures, je suis remis en liberté après intervention du consulat anglais de Barcelone. Ma joie est immense mais j'ai beaucoup de peine à me séparer de mes bons amis, Jean GAUBERT et Eugène MOUGIN.

Le délégué du consulat anglais à Lérida, m'accueille à la sortie du tristement célèbre "Seminario viejo" et me conduit à l'hôtel "Internation". En cours de route je rencontre deux des trois couples et la fillette Josette ayant effectué la traversée des Pyrénées avec nous, puis mon généreux ami CARTOUZOU qui m'embrasse fraternellement. Un peu plus tard ce sont les deux Louis Saint-Martoryens que je retrouve. Cette fois il n'y a pas de barreaux et nous nous embrassons amicalement.

Profondément déprimé après 20 jours de détention, j'ai vraiment du mal à réaliser que je suis sorti de cet enfer. Ce retour à la liberté est aussi pour moi un retour à la vie.

La soirée à l'hôtel est un enchantement. Est-ce bien moi, installé à une table fleurie, recouverte d'une nappe immaculée, savourant un délicieux repas servi par des garçons en habit, dans de belles assiettes en porcelaine ? Quel contraste !

Une seule ombre cependant à tout ce faste. J'apprends que je pars le lendemain à 5 heures pour Barcelone. En raison de l'heure matinale de départ, je ne pourrais pas prendre congé de mes amis. Le soir, dans le lit moelleux d'une chambre luxueuse, j'essaie d'oublier tout ce que je viens d'endurer.

### **Mardi 30 novembre - 5 heures.**

Départ en train où je retrouve les deux couples et Josette. Arrivés à Barcelone à 12 heures nous sommes emmenés au consulat anglais où nous sommes accueillis avec beaucoup de chaleur. Je suis immédiatement conduit dans le très bon hôtel "Saboya", 49 via Layetana. Mes autres compagnons sont dirigés sur un autre établissement.

Je suis habillé à neuf par le consulat. Je perçois 25 pesetas par semaine, des cigarettes, anglaises évidemment, tout ce dont j'ai besoin pour m'habiller, faire ma toilette ainsi que divers objets. Parmi ces derniers, je conserve encore précieusement un cahier, " Practical exercise book " devenu mon journal de marche, sur lequel j'ai fidèlement consigné le déroulement de mes journées. J'occupe ces dernières à visiter la belle ville de Barcelone. De mon séjour dans cette dernière, il me revient un détail pour le moins surprenant : pour pénétrer de nuit à l'hôtel, fermé par une porte cochère, il faut frapper dans ses mains. A cet appel, un portier, détenant les clés de plusieurs immeubles de la rue et ne se trouvant jamais très loin, vient ouvrir.

A l'hôtel, je fais la connaissance d'une ravissante pensionnaire, Catherine PERI, "russe blanche", actrice française de cinéma et de théâtre qui me fait l'amitié de m'accompagner assez souvent dans mes sorties. Je ne suis pas peu fier alors d'être en aussi charmante compagnie. Cependant, elle m'apprend un jour que son frère, dont elle me montre quelques photos en uniforme, sert dans la wermacht, au sein des troupes allemandes, ce qui me laisse assez désappointé.

Au hasard de mes promenades dans la capitale de la Catalogne, je reconnais MARFANI, excellent joueur de football et capitaine de la très bonne équipe de Cazères sur Garonne, petite ville située à une quinzaine de kilomètres de Saint-Martory. Après l'avoir interpellé je lui fais savoir que je suis un de ses admirateurs. Il m'apprend qu'en vacances en Andorre dont son père est originaire, il est venu passer quelques jours à Barcelone. Nous nous revoyons deux ou trois fois dans cette dernière.

Une véritable vie de cocagne ! Toutefois, je suis tenu de me présenter deux fois par semaine dans un commissariat de police.

Mais il n'était pas dans mes intentions de moisir à Barcelone. Je n'étais pas ici pour ça.

Ainsi, 20 jours après mon arrivée et sur ma demande, je suis reçu par le vice consul anglais. Je lui fais part de mon pressant désir de rejoindre au plus tôt les forces alliées. Il m'apprend que les vérifications d'identité ont été faites auprès de parents résidents à Malte et que le passeport est en cours de réalisation. Après quoi je serai acheminé sur l'Angleterre. J'insiste à nouveau pour partir le plus rapidement possible et par n'importe quel moyen.

Ma démarche a porté ses fruits. Le lundi 20 décembre à 10 heures, je suis convoqué au consulat où l'on me propose un départ clandestin à destination de l'ambassade anglaise de Lisbonne, au Portugal. Il m'est précisé que ce voyage comporte cependant quelques risques. J'accepte avec empressement et rendez-vous m'est donné le lendemain à 9 h 00, toujours au consulat, où je dois me présenter sans bagage. Je dois donc abandonner à l'hôtel toutes mes affaires, bien maigre baluchon en vérité et, bien entendu, ne parler à personne de ce départ improvisé.

## DEPART CLANDESTIN DE BARCELONE

### Mardi 21 décembre 1943.

Je suis exact au rendez-vous. Je reçois d'une employée du consulat des instructions, perçois 500 pesetas et fais la connaissance de deux belges qui seront également du voyage. Nous sommes ensuite conduits, très discrètement, dans une maison particulière où notre hôte nous donne les dernières recommandations. Nous allons être accompagnés par un guide espagnol, chargé du paiement de tous les frais de l'expédition, jusqu'à la frontière portugaise où un autre guide portugais prendra le relais pour nous conduire à l'ambassade anglaise de Lisbonne où nous sommes attendus. La somme perçue par nous ne doit être utilisée que si nous sommes accidentellement séparé du guide ou en cas d'arrestation. Nous recevons des faux papiers espagnols d'identité (solvoconducto et cedula). Les cheveux d'un des deux belges, manifestement trop blonds, sont teints en noir par une femme se trouvant là à cette intention.

Nous sommes ensuite confiés, à l'extérieur, au guide que nous devons suivre à distance. A la gare, nous montons séparément dans le train qui démarre à 16 h 00 à destination de Lérida où nous

arrivons à 20 h 00 après un voyage sans incident. Un taxi nous attend et nous démarrons aussitôt à vive allure.

### **Mercredi 22 décembre 1943.**

Nous arrivons à 1 h 00 à Saragosse où le gîte et le couvert nous sont assurés chez un particulier. Nous en repartons avec le même taxi à 15 h 00 et arrivons à Logroño à 19 h 00. Nous sommes hébergés dans un hôtel dont nous repartons à bord d'un nouveau taxi à 22 h 30.

### **Jeudi 23 décembre 1943.**

Nous parvenons à 3 h 00 à Venta de Baños où le taxi nous dépose à la gare. Nous sommes répartis séparément sur le quai parmi les autres voyageurs. Deux heures après notre arrivée, le train, qui doit nous conduire à la frontière portugaise, n'est toujours pas là. A un certain moment, mon regard s'étant porté vers l'emplacement où se trouvait auparavant l'un des deux belges, je suis très surpris de ne pas l'apercevoir. Machinalement, je fais quelques pas vers cet emplacement. C'était l'erreur à ne pas commettre! En effet, un homme s'avance alors vers moi et me demande : " *donde va usted?* " (où allez-vous ?) Décontenancé je lui réponds : " *Santander* ", nom que je découvre sur un panneau. Il réplique aussitôt ; " *usted es extranero ?* " (vous êtes étranger ?). Mes dénégations, mes faux papiers et le fait que je ne me débrouille pas trop mal en espagnol, ne suffisent pas à me tirer d'affaire et ma cavale s'achève là. La personne m'ayant interpellé me montre son insigne de police et m'invite à la suivre au commissariat de la gare. Quelle n'est pas ma stupéfaction d'y retrouver le belge que je recherchais sur le quai un moment plus tôt. Mon camarade n'avait pas parlé. Le policier me confirme, ce dont je me doute déjà, que c'est mon court déplacement, visiblement à la recherche de quelqu'un, qui a éveillé ses soupçons. Il venait en effet de procéder à l'arrestation du belge.

Les circonstances de nos arrestations sont bien troublantes. Il était bien difficile en effet de nous repérer au milieu du très grand nombre de voyageurs. Y avait-t'il eu dénonciation ? Bien que nous ne le saurons jamais, j'en reste persuadé. Bien des polémiques étaient avancées au sujet de ces passages clandestins à l'intérieur du territoire espagnol !...

Il semble que l'autre belge, le faux brun justement, se soit tiré des mailles de la police. Personnellement je n'en ai jamais plus eu de nouvelle.

Après une fouille en règle nous subissons l'interrogatoire de rigueur. Bien entendu, nous ne révélons rien de la filière qui nous a emmené ici. Nous donnons chacun un faux nom: CUTAYAR en ce qui me concerne du nom d'un oncle résidant à Malte.

A 5 h 30, nous sommes emprisonnés dans une cellule située dans la cave de la gare. Des rats partout et une odeur nauséabonde ! Deux détenus espagnols se trouvent dans les lieux depuis la veille. Personne n'ayant répondu à leurs appels pour satisfaire leurs besoins naturels, ils ont effectué ceux-ci sur place.

Nous attendrons jusqu'à 16 h 00 pour recevoir un peu de nourriture et jusqu'à 18 h 30 pour être sorti de ce cloaque. Menottes aux poignets, un policier en civil, nous accompagne en train

jusqu'à Palencia. Sarcastique et conscient du lieu infect d'où il vient de nous tirer, il nous apprend que nous allons être internés à la " prision provincial " dotée de confortables cellules !...

Arrivés à 18 h 45, nous sommes conduits au commissariat de police où nous avons droit à l'incontournable interrogatoire. A 19 h 00 nous sommes mis en cellule. Couchés à même le sol cimenté, sans couverture, nous souffrons du froid intense qui sévit dans cette région par cette nuit de décembre. A 23 h 00, nous sommes extraits de notre local et interrogés pendant une heure. Ce n'est qu'à 24 h 00 que nous réintégrons " nos appartements " .

### **Vendredi 24 décembre 1943.**

Pas de changement notable jusqu'à 16 h 00 où, deux policiers de la guardia civil, viennent nous chercher. Après nous avoir passé les menottes, ils nous préviennent qu'en cas de tentative d'évasion, ils n'hésiteront pas à nous tirer dessus. Faut-il tout de même qu'ils se méfient de nous ! ...

Ainsi escorté manu militari, nous sommes conduits à pied, à travers la ville, sous l'oeil amusé de la plupart des passants, dans une maison particulière. Nous y prenons une douche pour notre plus grand plaisir. Nous en avons bien besoin !

Toujours à pied, à nouveau menottés et flanqués des deux policiers coiffés de leur bizarre couvre-chef, nous sommes emmenés, via le commissariat, à notre nouveau lieu d'internement.

### **PALENCIA "prision provincial"**

A 18 h 30, les lourdes portes de la prison se referment sur nous.

C'est la veille de Noël. Il y a quelques jours à peine, je m'extasiais devant les vitrines, à BARCELONE, regorgeant de toutes sortes de victuailles, toutes plus appétissantes les unes que les autres. Les cochons de lait surtout, exposés entiers, dorés à point, retenaient plus particulièrement mon attention !... En France, avec les années de privations dues à la guerre, il faisait beau temps que nous n'avions pu admirer d'aussi belles et affriolantes devantures.

Nouvel interrogatoire pour changer. Pas très convaincus des réponses que nous leur avons faites jusque là, nos geôliers aimeraient bien savoir comment et par quels moyens nous avons atterri sur le quai de la gare de Venta de Baños. Nous ne révélerons rien. Pour justifier la nationalité anglaise dont je fais état et le fait que je ne parle pas cette langue, je déclare que je suis né à Malte et que j'ai été emmené en France à l'âge d'un an.

Dirigés ensuite vers " le salon de coiffure " de la prison pour y être tondus, un contrordre est donné juste à temps et nous échappons à ce nouvel outrage !... Ouf, il était temps, mes cheveux commencent à peine à repousser !

Surpris de cette mesure de clémence, nous apprenons par des prisonniers politiques espagnols employés au secrétariat, que tout récemment deux anglais avaient été malencontreusement tués par des policiers, lors d'une tentative d'évasion. A la suite de cette tragique affaire le gouvernement britannique avait aussitôt en représailles, suspendu à l'Espagne ses livraisons de carburant, céréales, phosphates et matériels divers dont il était, avec l'Amérique, le principal fournisseur.

Sans doute la raison de ce traitement un peu moins rigoureux.

Néanmoins, nous sommes incarcérés dans une cellule d'environ 3 mètres carrés munie d'une petite ouverture d'aération et d'un trou à la porte pour communiquer éventuellement avec le gardien.

La nourriture, si elle est différente de celle de la prison de Lérida, n'en est guère de meilleure qualité: espèce de soupe au pain le matin, riz à midi, riz le soir pendant toute la durée de la détention.

La cérémonie des couleurs et les sorties dans le " patio " (cour intérieure), d'une à deux heures par jour se déroulent comme à Lérida. Le couchage : une paille et des couvertures crasseuses qui ne suffisent pas à nous préserver du froid très vif qui règne dans cette geôle.

J'écris à plusieurs reprises à l'ambassade anglaise de Madrid, dans le but d'obtenir ma libération, mais apparemment sans résultat. Ainsi, je passe en prison les fêtes de Noël, du nouvel an et des rois, grandement célébrées en Espagne, sans le moindre changement de régime alimentaire.

Le 15 janvier, après 23 jours d'internement, de doutes et d'incertitudes, je ressens subitement une fulgurante douleur au genou droit. Malgré ma souffrance on me laisse pratiquement sans soins. En fin d'après-midi, un peu moins souffrant, je suis emmené chez le coiffeur qui me rase la barbe. Là, un prisonnier espagnol du secrétariat me glisse à l'oreille : " *je crois que vous allez être libéré, aujourd'hui ou demain. L'Ambassade anglaise vous réclame à Madrid.* " Fou de joie, j'en oublie jusqu'à ma douleur.

#### **Dimanche 16 janvier 1944.**

Alors que je commence à désespérer, il est deux heures du matin lorsqu'on vient me chercher. En quittant mon camarade Belge, je lui promets de m'occuper de lui dès mon arrivée à Madrid. Le ton de mes geôliers a changé. Ainsi j'ai droit à une poignée de main du directeur de l'établissement qui va même jusqu'à me souhaiter bonne chance.

Deux guardias civils viennent me prendre en charge. Ils vont m'accompagner jusqu'à Madrid. Pas de menottes cette fois mais au contraire, beaucoup d'attentions à mon égard. Cela fait du bien!.. A 5 h 00 nous prenons le train. Nous passons un peu plus tard à Venta de Baños où je ne peux réprimer un frisson au souvenir de mon arrestation du 23 décembre. Nous traversons de belles villes et contrées commentées par mes "gardes du corps". En passant à hauteur d'un magnifique édifice, ces derniers m'apprennent qu'il s'agit de " L'Escorial ", palais et monastère du XVII<sup>e</sup> siècle, où sont notamment enterrés tous les rois d'Espagne.

Arrivé à Madrid, à 14 h 00, je suis conduit à l'ambassade anglaise où je reçois un chaleureux accueil. Après un copieux déjeuner, je passe une partie de l'après-midi dans une immense salle de jeu, en compagnie de cinq anglais qui viennent de s'évader d'Allemagne où ils étaient prisonniers. Ils sont tous d'une grande gentillesse avec moi. Des fruits à profusion, des cigarettes puis, le fameux " five o'clock". Un véritable repas ! Et quelle sympathique ambiance ! Après toutes ces années de disette en France et le sévère régime carcéral espagnol, je suis au comble de la félicité.

Je perçois ensuite une somme d'argent et suis emmené en voiture à l'excellent hôtel Mora, Paseo del Prado, 32. Ma chambre, luxueuse, est dotée de tout le confort, téléphone, salle de bains, eau chaude etc.



Le matin, après une grasse matinée, je commande, entre dix et douze heures, par téléphone, mon petit déjeuner, qui m'est servi dans la chambre. Promenade ensuite dans Madrid, très belle ville aux immeubles cossus, très différente de Barcelone. A 14 h 00 retour à l'hôtel pour le déjeuner. Dans l'agréable salle de restaurant, un maître d'hôtel, très cérémonieux, vient prendre ma commande : " *Que tomara usted, hoy* " (Que prendrez-vous aujourd'hui) à la suite de quoi il poursuit : " *vino blanco o negro* " Il s'agit d'un bon vin bouché, blanc ou rouge au choix. Une fois par semaine je déguste la fameuse paella, riz à l'espagnole, qui est apportée dans un seul récipient de taille impressionnante. Je n'avais jamais mangé ce plat auparavant. Sa renommée n'avait pas alors dépassé les frontières de l'Espagne.

L'après-midi, nouvelle sortie dans la capitale de l'Espagne et visite de monuments, parcs, curiosités, musées, etc. Parmi ces derniers je découvre le célèbre "Museo del Prado" où je reviens à plusieurs reprises. L'obligation de me présenter deux fois par semaine au commissariat ne m'impose pas une grande contrainte et me laisse beaucoup de temps pour découvrir MADRID. Comprenant assez bien la langue espagnole à présent, je vais assez souvent au cinéma.

Le repas du soir est servi à 22 heures, toujours aussi soigné et délectable.

Dès le début de mon séjour à Madrid, je me rends à plusieurs reprises à l'ambassade belge pour intercéder en faveur de mon camarade demeuré en cellule à Palencia. J'ai le plaisir quelques jours plus tard de le retrouver libre, dans une rue de la cité.

Au cours d'une de mes nombreuses flâneries dans les rues de la capitale madrilène j'ai la surprise de rencontrer Catherine PERI, installée dans un hôtel de la ville et venue ici pour des raisons professionnelles, me dit-elle !

Ce pourrait être, comme à Barcelone, une nouvelle vie de château mais cela ne me convient pas. Deux à trois fois par semaine, je me rends à l'ambassade anglaise pour tenter d'accélérer mon départ pour rejoindre à Londres, les unités combattantes. Et, comme à Barcelone, on me promet un départ imminent, départ qui tarde trop à venir à mon gré.

Ayant appris par d'autres évadés de France, rencontrés au hasard de mes promenades, que des convois à destination de l'Afrique du nord étaient organisés par la mission française à Madrid, je me rends, dès le 4 février, au siège de cette dernière, 21 calle San Bernardo. Après avoir exposé ma situation, je sollicite mon départ, si possible par le prochain convoi. A ma grande joie, ma demande est acceptée.

### Vendredi 18 février 1944

A 19 h 00 je suis exact au rendez-vous, à la gare Mediodia, où les représentants de la mission ci-dessus me remettent les documents et le billet de train nécessaires au voyage. Je suis intégré à un groupe d'une trentaine d'évadés de France.

Ainsi je fausse compagnie à mes généreux protecteurs anglais vis à vis desquels je fais preuve de beaucoup d'ingratitude après tout ce qu'ils ont fait pour moi. Je leur en demande pardon mais je pense qu'ils auront compris qu'après les démarches répétées auprès d'eux, j'ai saisi la première opportunité de départ qui s'offrait à moi.

Nous quittons Madrid à 20 h 00 et arrivons à Algéciras, situé à l'extrême sud de l'Espagne, sur les bords de la mer Méditerranée, le lendemain à 14 h 00. Au port, après le passage aux différents contrôles de police et de douanes, nous embarquons sur un petit bateau anglais à destination du célèbre rocher de Gibraltar.

Quelle joie de voir flotter nos trois couleurs sur le mat du paquebot français "Le Hogar" à bord duquel nous embarquons à 15 h 00.

Du 19 au 24 février, nous restons en rade de Gibraltar où tous les jours d'autres évadés de France viennent grossir nos rangs.

#### Jeudi 24 février 1944.

Enfin ce jour tant attendu ! Notre navire appareille à 16 h 00 escorté par trois torpilleurs français. L'océan est agité et peu après notre départ nous essuyons une tempête. Beaucoup de passagers ont le mal de mer. Pour ma part ce n'est pas le cas et je suis heureux de constater que j'ai le pied marin ce dont je me réjouis puisque c'est dans la marine que j'envisage de m'engager.

### L'AFRIQUE DU NORD

#### Vendredi 25 février 1944.

Arrivés à 17 h 00 à Casablanca, (Maroc), nous restons jusqu'au lendemain sur le bateau.

#### Samedi 26 février 1944.

Nous débarquons du "Hogar" à 10 h 00. Sur le quai nous sommes accueillis par les musiques de la flotte, des goumiers, des tirailleurs sénégalais, des armées de terre et de l'air jouant des marches militaires. Puis, après un silence impressionnant, la Marseillaise éclate, la plus belle, la plus pathétique que j'ai jamais entendue et que j'entendrai sans doute jamais. Au garde à vous, les larmes aux yeux pour la plupart, nous écoutons dans le plus grand recueillement notre bel hymne national.

Conscients d'avoir retrouvé notre patrie à travers ce territoire français une intense émotion nous étreint.

Un amiral accompagné de plusieurs généraux et officiers nous fait ensuite un émouvant discours et nous annonce que nous sommes décorés de la médaille des évadés.

Que tout cela est ~~de~~ après ce que nous venons d'endurer !

Nous sommes conduits ensuite au centre de triage de Médiouna à proximité de Casablanca où nous arrivons à 11 h 30. Nous y subissons un interrogatoire très poussé. Des espions en effet arrivent parfois à s'infiltrer au sein de nos convois. Après être passés dans de nombreux bureaux nous sommes emmenés au réfectoire où le dîner nous est servi par des goumiers. Nous passons la nuit dans ce centre et sommes à nouveau interrogés le lendemain matin. Dans le même temps, nous

sommes sollicités par des officiers représentant toutes les armes de notre pays. En fin d'après-midi nous en avons fini avec les interrogations. La dernière question porte sur le choix de l'arme où nous voulons servir. J'opte sans hésitation pour la marine nationale et rejoins le dépôt des équipages de la flotte à CASABLANCA à 18 heures.

Jusqu'au 17 mars, date de mon incorporation dans la marine, je visite la belle ville de Casablanca avec ses grandes avenues bordées de palmiers, ses beaux jardins et monuments. Je suis un hôte assidu de l'accueillant foyer des "évadés de France" où j'ai plaisir à retrouver des patriotes n'ayant pas accepté la défaite et désireux de se lancer dans la bataille.

Hélas, la joie d'être bientôt intégré dans une unité combattante, est de courte durée. En effet, au cours de la visite médicale précédant mon incorporation, si mon oeil droit est parfaitement normal, la forte myopie de mon oeil gauche ne passe pas inaperçue et je suis présenté devant une commission de réforme. Et là, le couperet tombe; mon rêve s'achève. Malgré l'intervention bienveillante d'un amiral qui, d'une terrasse me demande de décrire ce que j'aperçois sur l'océan et dit ensuite aux autres membres de la commission, que je vois parfaitement bien, je suis déclaré inapte à l'engagement et classé service auxiliaire à terre. Cela signifie que je ne pourrai jamais prendre une part effective à la libération de mon pays. Il existait alors dans la "Royale", en la matière, trois positions: service armé en mer, service armé à terre et service auxiliaire.

#### Vendredi 17 mars 1944.

Recruté officiellement, je perçois mon paquetage de marin et revêts l'uniforme. Pas du tout à mes mensurations, je n'ai aucun mal à faire figure de "bleu" ainsi accoutré. Mais cela à bien peu d'importance après l'humiliation que je viens de subir et que je ressens comme un affront. Toutefois, je n'ai pas dit mon dernier mot et reste déterminé à trouver une solution.

#### Vendredi 24 mars 1944.

Départ en convoi de Casablanca, en train, à 24 heures, à destination du centre de formation maritime "Sirocco" au cap Matifou, situé à 30 kms d'Alger.

#### Dimanche 26 mars 1944.

Après un long et fatigant voyage, de nombreuses pannes, nous arrivons enfin à la gare de Maison Carrée à Alger, à 10 heures.

A 12 heures, nous parvenons au centre "Sirocco" situé en bordure de la mer Méditerranée.

Le centre ci-dessus est d'un abord très accueillant avec ses coquets pavillons, ses larges allées, ses beaux terrains de sports ombragés d'innombrables palmiers et autres feuillus dans lesquels s'ébattaient toutes sortes d'oiseaux.

Deux hôtes de marque figurent à l'effectif du centre ; l'acteur de cinéma, Jean GABIN, second-maître, déjà célèbre et le boxeur Marcel CERDAN, quartier-maître, qui deviendra champion

du monde des poids moyens en 1948, peu avant sa fin tragique survenue en 1949 lors d'un accident d'avion. Bénéficiant tous deux d'un régime de faveur, je ne verrai jamais le premier et seulement une fois le second lors d'un match de boxe disputé à l'intérieur du camp.

Jusqu'au 30 mai et malgré ma qualité d'auxiliaire, j'y fais un rude apprentissage de marin. Sport à outrance, maniement d'armes, navigation à la voile et à l'aviron etc.

Nos journées sont bien remplies. Debout dès 6 heures nous ne sommes libérés le soir qu'à l'issue du dîner, après une première pause à 08 h 45 pour une émouvante cérémonie aux couleurs, suivie d'un trop léger casse-croûte à 09 h00 et d'un deuxième arrêt pour le déjeuner.

En cours de stage, je passe devant la commission de spécialité. Ayant mentionné lors de mon incorporation que j'avais exercé le métier de cordonnier c'est vers cette branche que l'on veut m'orienter. Sachant qu'avec un tel emploi j'aurais bien peu de chance d'embarquer, chose à laquelle je n'ai pas renoncé, je refuse catégoriquement. Je m'en confie au commandant qui me réplique gentiment que la France ne possède plus beaucoup de navires et que pour que ces derniers naviguent il faut bien des marins à terre pour s'occuper de leur maintenance. Il me promet toutefois de s'occuper de moi et une semaine plus tard, devant la même commission il me propose les spécialités de commis aux vivres, infirmier ou fourrier pour lesquelles il faut effectuer un stage de six mois. De plus, à l'issue de ce dernier c'est plus probablement une affectation à terre qu'en mer qui est prononcée. En raison de l'avance alliée sur la plupart des fronts, je souhaite être intégré dans une unité combattante dans les plus brefs délais. Je refuse donc une nouvelle fois. Devant ma détermination, le commandant me classe d'office, commis aux vivres.

Sachant que des volontaires étaient recherchés pour servir au 1er bataillon de choc parachutistes, presque entièrement composé d'évadés de France, je fais une demande de mutation pour cette unité.

Deux jours plus tard, le commandant me fait appeler. Il me reçoit fort aimablement. Ma demande posée devant lui sur son bureau, il me dit : *"Alors tu veux quitter la marine. Tu regretteras le col bleu"*.

Certes oui je regretterai le col bleu. Depuis ma plus tendre enfance je rêve d'être marin. Des piles de poutres de chemin de fer stockées à proximité de la gare de St -Martory, en ont été maintes fois les témoins. Naviguant par tous temps sur ces bateaux imaginaires, que d'abordages, combats navals, découverte de terres inconnues, débarquement dans des îles lointaines et bien d'autres glorieuses prouesses n'avais-je pas effectués à leurs bords ?

J'explique au commandant tout ce que j'ai entrepris et bravé dans l'unique intention de participer activement à la lutte contre les envahisseurs de la France, ajoutant que je suis prêt à tout tenter pour arriver à mes fins, même à quitter, la mort dans l'âme, la Marine. Finalement, il me promet d'intervenir auprès de l'amirauté et m'assure un très prochain embarquement

Je suis fou de joie à l'idée de devenir enfin opérationnel.

Fallait-il tout de même que je veuille absolument être intégré au sein des forces combattantes au plus tôt pour oser entreprendre, tant en Espagne qu'en Afrique du nord, de telles démarches, moi d'un naturel plutôt réservé et timide.

LA MEDITERRANEE  
(VERS LES COTES DE PROVENCE)  
(LE DEBARQUEMENT)

**Mardi 30 mai 1944**

Le commandant a tenu ses promesses. Cela n'a pas dû être facile, vu ma position d'auxiliaire de convaincre les hautes autorités de l'amirauté de m'affecter sur un bâtiment de guerre. Aussi, je ne suis pas peu fier, ce jour à 15 heures de monter la coupée du « Torpilleur Tempête », en escale au port d'Alger. Ce navire de 1500 tonnes, aux trois cheminées caractéristiques, armé de quatre canons de 130 et un canon antiaérien de 20 m/m, fait partie du groupe naval interallié (Flank Force Service). Quarante jours plus tôt, le 20 avril, le convoi de transport de troupes qu'il escortait en compagnie du contre torpilleur « Tigre » et du torpilleur « Forbin » a été attaqué par une importante formation aérienne allemande au cours de laquelle le paquebot « El Biar » atteint par une torpille a été coulé. Le récit de ce combat au cours duquel un avion ennemi a été abattu est encore sur toutes les lèvres de l'équipage du « Tempête ».

**Samedi 3 juin 1944**

Et c'est mon premier appareillage à 19 heures. Nous quittons Alger et mouillons le lendemain à 10 heures à Oran.

Dès lors, à bord de ce bâtiment de guerre, où j'exerce successivement les fonctions de radariste et d'écouteur asdic, nous participons aux convois de troupes, de matériels et de ravitaillement qui ont suivi le débarquement en Corse, sillonnons en tous sens la Méditerranée et faisons escale dans la plupart des ports d'Afrique du Nord, de Corse, de l'île de Malte et d'Italie. En mer, nous subissons plusieurs attaques aériennes et procédons, à la suite d'échos du détecteur Asdic, à des grenadages anti sous-marin. Quelquefois, après ces derniers, l'apparition en surface de débris divers nous laisse supposer que l'objectif a été atteint. Nous avons aussi parfois la désagréable surprise d'apercevoir des mines flottantes tant redoutées des marins. Nous les faisons exploser en tirant dessus à l'aide du canon de 20 et de fusils. Nous naviguons souvent de concert avec de prestigieux bâtiments, la « Jeanne d'Arc », le « Lorraine », le « Duguet Trouin », le « Simon » etc... Le 16 juillet nous escortons d'Alger à Oran le glorieux sous-marin « Casablanca » partant en réparation en Amérique.

Au cours d'une escale à La Valette ( Malte) le 3 août , j'ai la joie de faire la connaissance de parents qui m'accueillent avec beaucoup de chaleur. Ils avaient bien été informés de mon arrivée en Espagne par l'ambassade anglaise de ce pays, mais étaient très inquiets à mon sujet, car cette dernière leur avait également appris que j'avais disparu de Madrid en février 1944

Le 7 août 1944 à Naples en Italie, nous remarquons une grande concentration de bateaux ainsi que de nombreux mouvements de navires de guerre et de commerce qui nous laissent bien présager de l'imminence d'une opération importante. Cette impression est confirmée à notre arrivée à Tarente, le 10 août, où nous découvrons le port entièrement encombré de cargos et divers bâtiments.

Presque toute la flotte militaire française est là .

A 14 h 00, le commandant nous rassemble et nous apprend, ô récompense suprême, que nous allons tenter un débarquement dans le sud de la France. La joie explose dans les rangs. Nous sommes en effet pour la plupart originaires de métropole que certains ont quitté depuis le début des hostilités.

A 14 h 45 nous appareillons avec 40 "libertys" transportant le matériel de deux divisions.

Le 13 août à 17 h 00, au large de Bizerte, nous stoppons le convoi et allons nous ravitailler en mazout au port. Nous rejoignons le convoi à 19 h 20 et c'est alors seulement que nous apprenons notre destination; " le Cap Camarat " au sud de St-Tropez. Treize escorteurs sous le commandement du "pacha" du Tempête escortent l'armada.

Le 16 août à 13 heures nous arrivons en vue des côtes françaises où nos troupes ont débarqué la veille. Nous emmenons le convoi au Cap Camarat sans autre incident, qu'une alerte sous-marine survenue le 15. Le torpilleur "Algérien" est chargé du lancement de grenades. Nous entendons au loin le grondement des canons et apprenons avec beaucoup de satisfaction que les allemands n'opposent pas de résistance notable et se replient en désordre.

Ce n'est pas encore cette fois que nous pourrons enfin fouler le sol de notre pays. Nous repartons aussitôt avec un autre convoi que nous escortons jusqu'à Naples. Nous sommes de retour sur les côtes de France, à la baie de Briande, avec de nouveaux cargos, le 25 août.

Après le débarquement nous effectuons la navette entre la France et l'Afrique du nord, attachés à diverses missions.

Il me faudra attendre le mois de novembre pour obtenir une permission à destination de St-Martory. Une véritable expédition ! Un peu plus d'un an après mon départ de France, je vais enfin revoir mon père, mes parents, mes amis, mon village. Parti de Toulon le 7 sur la plate forme d'un camion chargé de sacs de farine et la traversée du Rhône en barque, entre Tarascon et Beaucaire, j'arrive à Toulouse le 9 à 5 h 00. J'en repars à 5 h 10 par le train se dirigeant vers Montrejeau. Au fur et à mesure que j'approche de St-Martory mon angoisse grandit. Je ressens, en même temps qu'une grande joie une sorte d'inquiétude assez difficile à définir. Comment vais-je retrouver mon père ? Par un télégramme de la croix rouge j'avais appris, peu après la libération de Paris, qu'il avait été arrêté et déporté par les allemands, en avril 1944, dans un camp de concentration à St-Denis dans la région parisienne, qu'il était en bonne santé et qu'il allait être prochainement rapatrié à son domicile.

Mon père est encore couché, lorsqu'à 7 h 00, je frappe à sa porte. Voulant lui en réserver la surprise je ne l'avais pas prévenu de mon arrivée. Notre bonheur est immense et nous nous étreignons longuement. Quels délicieux instants que ces retrouvailles qui nous font oublier un instant toutes les souffrances que nous avons subies, chacun de notre côté.

Je retrouve aussi ma famille et mes amis avec autant de joie et suis fêté par tous.

Hélas, tout à la joie de ce retour au pays, une bien triste nouvelle vient ternir les derniers jours de ma permission. Je ne reverrai pas Jean GAUBERT. Cet ami très cher, avec lequel j'ai partagé tant de misères a été tué glorieusement à Centeno, (Italie), le 17 juin 1944, dans les rangs de la Légion Etrangère. Pressé lui aussi d'aller combattre, il avait quitté clandestinement, comme beaucoup d'autres, l'armée GIRAUD pour rejoindre l'armée de GAULLE. Nous nous étions promis de faire ensemble tant de choses à notre retour, notamment de fêter dignement nos retrouvailles à St-Martory !

A ma très grande stupéfaction j'apprends aussi que MARFANI, milicien notoire, a été exécuté par la résistance locale, ce qui m'amène à me poser beaucoup de questions sur les raisons de son séjour en Espagne fin 1943 !

Quant au passeur Louis BORDES, je ne le reverrai pas, tué lui aussi par des membres de la résistance dans des circonstances assez troublantes qui me sont inconnues. Quelles qu'en soient les causes il ne méritait pas un pareil sort eu égard aux éminents services rendus à la France libre notamment par le passage à travers les Pyrénées de tant d'évadés sauvés ainsi des griffes de l'ennemi.

A mon retour de permission, le 4 décembre, le "Tempête" est à l'arsenal de la Seyne pour travaux divers ce qui me permet de repartir, le 14 pour une nouvelle permission. Peu après mon embarquement, à l'issue d'un exercice de tir, notre bâtiment rentrant au mouillage au port de Toulon, accroche un filet de barrage et s'échoue dans un grand fracas, contre un navire coulé. La coque est trouée et il y a plusieurs voies d'eau à l'avant. Toutes les soutes sont noyées. L'eau arrive jusqu'à la cambuse. Les marins pompiers arrivent très vite et commencent à pomper l'eau pendant que des remorqueurs nous emmènent à quai. La coque est trouée à trois endroits et le bateau gîte dangereusement. Heureusement il n'y a pas de blessé mais le "Tempête" doit revenir en réparation.

Dès février, notre bâtiment remis à flot, nous effectuons, en alternance avec le torpilleur "Trombe" à partir du golfe de Juan les Pins, de nombreuses patrouilles dans les eaux italiennes et bombardons des positions ennemies aux environs de Vintimille et San Rémo, en Italie du nord. Au cours de ces opérations de bombardement, nous subissons la violente riposte des batteries allemandes. Des obus ennemis tombent parfois très près du bord et des éclats touchent notre bateau. Un torpilleur américain qui opérait avec nous, mi-février, est sérieusement touché par un obus qui fait à son bord un mort et huit blessés graves. Peu après le torpilleur "Trombe" est touché à son tour. Sa coque est transpercée de part en part par une torpille détruisant à l'avant tout un poste d'équipage. Bilan: 26 disparus. Le navire réussit néanmoins à rejoindre le port par ses propres moyens.

Les patrouilles et bombardements ci-dessus se poursuivent jusqu'à la totale évacuation des troupes allemandes d'Italie du nord.

Le 7 mai 1945 en escale à Monte-Carlo et alors que circulent les rumeurs de plus en plus persistantes d'une imminente capitulation de l'Allemagne, nous sommes accueillis en libérateurs par la population de cette magnifique ville. Nous y sommes particulièrement choyés et partageons l'euphorie des monégasques en liesse. Malheureusement, nous ne pouvons pas savourer longuement les joies de la victoire. A la suite de graves émeutes survenues à Sétif en Algérie, nous sommes rappelés à bord en fin d'après-midi et appareillons le soir même à destination de Philippeville où nous arrivons le lendemain 8 mai, jour de la reddition des troupes allemandes. Nous procédons aussitôt au bombardement des positions occupées par les rebelles. Quelques jours plus tard, je fais partie d'un détachement de marins pour effectuer une reconnaissance à l'intérieur des terres. Le calme semblant être revenu, nous effectuons un défilé à Batna. Nous en profitons pour visiter les ruines romaines de Lambèse et surtout la célèbre cité romaine de Timgad où subsistent d'importants vestiges parmi lesquels le magnifique théâtre et les superbes mosaïques.

Au cours d'une nouvelle permission à St-Martory, je revois avec une immense joie, mon ami Jean DURAND, très amaigri, rescapé d'un camp de la mort. Il avait été arrêté par les allemands, sur dénonciation, le 8 novembre 1943 à Lourdes-Barousse, dans les Hautes-Pyrénées, alors qu'il

s'apprêtait à passer en Espagne avec le guide Bordes. Interrogé durant quatre jours à Luchon, il avait été déporté au tristement célèbre camp de Buckenwald où il avait été interné le 19 janvier 1944 après avoir séjourné successivement à la prison St-Michel de Toulouse et au camp de Compiègne. Libéré le 1er avril 1945, il est rentré peu après à St-Martory. Un Camarade d'Arnaud Guillem, village voisin de St-Martory, Lucien BAYLEIN, arrêté aux cotés de Jean et déporté au même camp, ne reviendra jamais.

Jean DURAND, officier de la Légion d'honneur, a présidé durant une vingtaine d'années aux destinées du Comité départemental de la résistance de la Haute-Garonne.

Que sont les mauvais traitements qui nous ont été infligés dans les prisons espagnoles à côté des atrocités endurées par les déportés dans les camps nazis ?

Quelques jours après, de retour en France, je rejoins à Paris, le lieutenant Eugène, MOUGIN, qui avait participé, entre autre, aux glorieux combats pour la libération de l'Alsace. Nous passons ensemble deux merveilleuses journées.

La paix revenue et après quelques mois de navigation en Méditerranée, toujours à bord de la vaillante "Tempête", je suis démobilisé le 26 octobre 1945, deux ans après mon départ de St-Martory.

Le torpilleur "Tempête", quant à lui, armé en 1926, terminait sa carrière le 17 février 1950.

Seules les montagnes ne se rencontrent pas ! Peu après mon admission dans la gendarmerie, et par le plus grand des hasards je retrouve, début 1948 à Condom (Gers), alors qu'ils sont originaires du nord de la France, les époux RENDIER, un des deux couples faisant partie de notre équipée des Pyrénées. Par eux, je retrouve également, les époux DUFFOIR et leur fille Josette, eux-aussi du même convoi lors de notre traversée des Pyrénées. Ces derniers habitent alors à Mérignac dans la région Bordelaise. Les deux couples ci-dessus, résistants aguerris du réseau "Victoire" sous les ordres du colonel Hilaire, avaient rejoint l'Angleterre, avec la petite Josette, après leur séjour en Espagne. Dès leur arrivée, Jeanne et Maurice RENDIER ainsi que Pierre DUFFOIR, s'étaient portés volontaires pour reprendre leurs activités dans la résistance en France. Seuls les deux derniers reçurent pour mission, du colonel Maurice BUCKMASTER, grand patron du réseau du même nom, dont dépendait le réseau "Victoire", de rejoindre la métropole pour y préparer le débarquement prochain des troupes alliées. Ils quittèrent un port du sud de l'Angleterre, le 15 avril 1944 à 21 heures à bord d'une vedette rapide de la Royal Navy et rejoignirent les côtes bretonnes. Ils furent emmenés à terre à bord d'un canot du bâtiment ci-dessus, dans la région du petit village de Guimaëc où ils furent accueillis dans une maison amie. En compagnie de patriotes locaux, ils accomplirent dans la région de Morlaix les différentes missions qui leur avaient été assignées. Le 25 août, peu après le débarquement, une corvette de la marine britannique venait les rechercher. Ils étaient de retour à Londres, le 26 au matin.

Maurice RENDIER, aujourd'hui disparu, est l'auteur d'un livre intitulé " Quatre ans dans l'ombre " signé Capitaine Martin RENDIER, retraçant les divers événements auxquels il fut confronté durant la guerre 39/45.

C'est avec une très grande joie qu'à l'occasion d'un séjour à Paris en 1948, je rend visite à mon ami CARTOUZOU, mon bienfaiteur de Lérída, revenu rue Drouot à ses "chers" diamants. Il me reçoit avec beaucoup d'amabilité.



En 1981, et aussi par hasard, je rencontre à Paris, le docteur **GOTTSCHALK**, Adolphe, qui, en pleine tempête, au cours de notre périple en montagne avait donné à Josette **DUFFOIR** une culotte de ski..

Quant à mes amis Louis **BORDAGES** et Louis **BINACUA**, ils ont rejoint Casablanca en Afrique du nord le 31 décembre 1943 et ont aussitôt rallié les forces françaises. Tous deux sont en retraite à St-Martory. Nous nous voyons très souvent et évoquons à l'occasion, avec beaucoup d'émotions les souvenirs de notre invraisemblable randonnée à travers les Pyrénées, l'Espagne et l'Afrique du nord, durant cette période si mouvementée de notre vie.

J'ai revu aussi quelquefois Félix **ANDIANO**, notre deuxième passeur, décédé en mars 1986. Originaire de St-Martory, il s'est fixé quelque temps après la guerre, dans la région de Lannemezan dans les Hautes-Pyrénées où il était employé dans une importante usine.

Plus aucune nouvelle par contre du troisième guide de nationalité espagnole ni des autres membres de notre périple pyrénéen de 1943 parmi lesquels figuraient un couple d'italiens peu bavards et 4 ou 5 alsaciens lorrains.

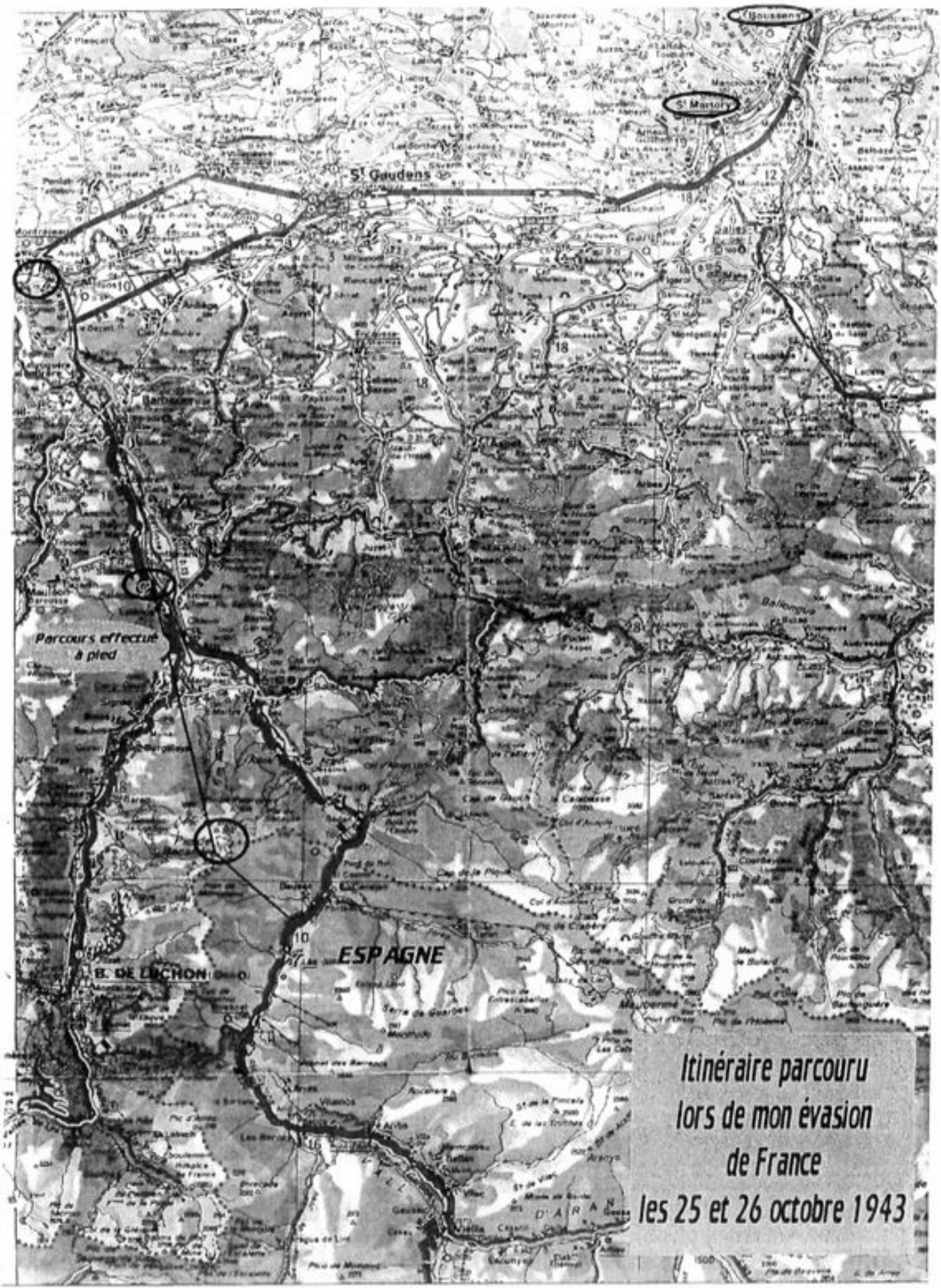
Après notre rencontre à Madrid, je n'ai plus jamais revu Catherine **PERI**, si ce n'est à l'écran dans le film " Feu sacré " avec Viviane **ROMANCE**. Dans une scène de ce film dont elle m'avait parlé, Catherine et l'actrice ci-dessus se crèpent généreusement le chignon.

Aujourd'hui, 55 ans après, et même si l'on est parfois en droit de se demander si tous ces sacrifices ont bien été utiles, je ne regrette rien de tout ce que j'ai pu entreprendre pendant ces douloureuses années qui me laissent le souvenir d'une aventure enrichissante à bien des points de vue et je suis heureux et fier d'être, ( selon une citation du Maréchal de **LATRE DE TASSIGNY**), de ceux qui " Choisirent la périlleuse aventure du passage des Pyrénées pour l'honneur de servir".

Paul MIFSUD  
St-Martory, le 22 avril 1999



Jean GAUBERT, ami d'enfance, compagnon d'infortune lors de notre traversée des Pyrénées  
et de notre incarcération à la prison de LERIDA ( Espagne ).  
Tombé glorieusement au champ d'honneur à CENTENO (Italie), le 17 juin 1944



*Itinéraire parcouru  
lors de mon évasion  
de France  
les 25 et 26 octobre 1943*

1 - Avec le Chef SALNIKOFF et son adjoint le gendarme FAVAREL,  
au sommet du pic de Burat.



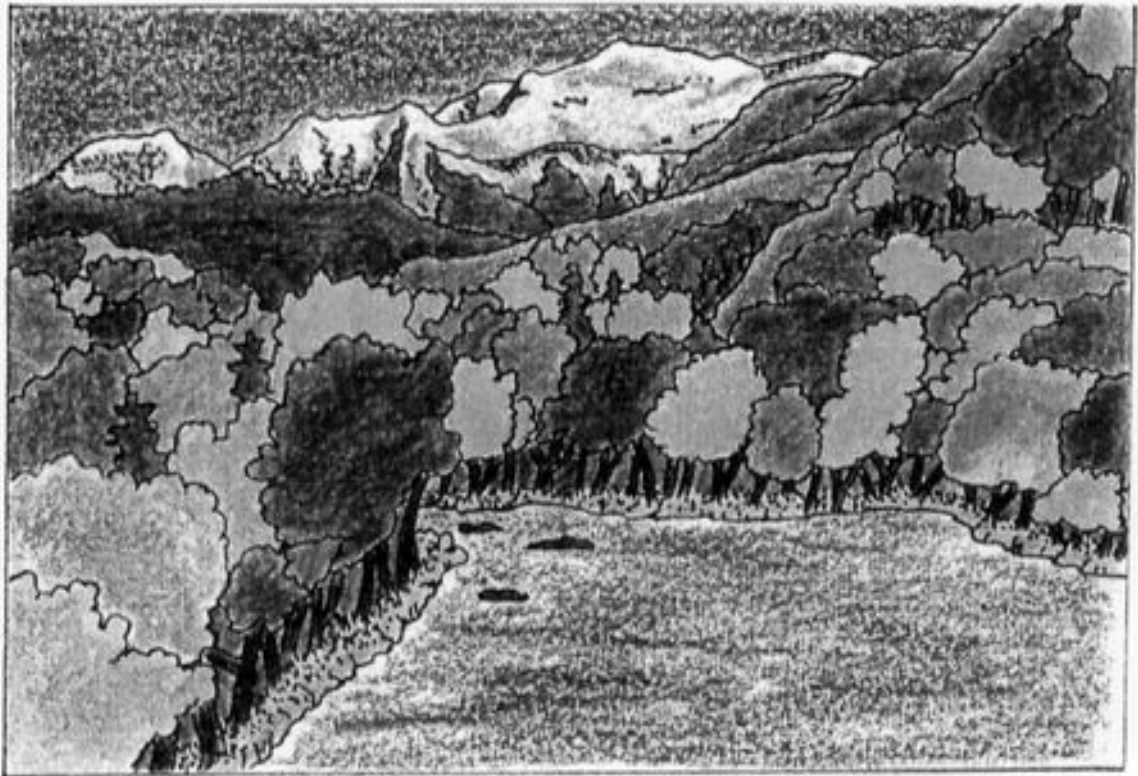
2 - 55 ans après,  
au pic de Burat,  
le 09 novembre 1998.



3 - Le pont de chemin de fer enjambant la garonne.  
( le village de Saléchan en arrière plan )



4 - Frontière franco-espagnole entre les pics de Burat et Bacanère



Handwritten text in a cursive script, likely a signature or page number, running vertically along the right edge of the page.